

Yasmine Ghata

Le târ de mon père

roman

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2007.
ISBN : 978-2-213-63250-6.

À ma mère.

Première partie

Moi, Nur, fils de Barbe blanche

Barbe blanche, mon père, ne s'était jamais séparé de son instrument avant que la mort ne l'emporte. Un târ* qui gardait l'âme de ses ancêtres. Un instrument à long manche qui telle une boussole avait indiqué à mon père la direction de l'au-delà. Les paupières de Barbe blanche s'étaient fermées ce jour-là comme deux barques attirées par l'écume brillante du large. Il s'était éteint en jouant quelques notes. Le frottement des cordes captura les dernières pulsations de son cœur ; le médiator, tombé dans la caisse de

* Instrument d'origine indo-persane à la sonorité métallique appartenant à la famille des luths. Sa caisse de résonance à double renflement est en bois de mûrier, et la forme de sa table évoque deux cœurs réunis par leurs pointes. Son long manche est pourvu de 25 ligatures en boyau.

résonance, émit un tintement sournois qui nous défiait de le récupérer. Hossein, mon frère, tenta vainement de réanimer le vieil homme, j'en fis autant avec le târ que je secouais comme si sa vie y était enfermée. La résignation de notre mère nous fit accepter l'inadmissible. Elle étendit la dépouille sur le divan et baisa le front du défunt. L'index de mon père était encore fléchi. J'ai fermé sa paume après y avoir glissé le médiateur qui avait resurgi à la lumière.

C'est Hossein qui procéda à la toilette mortuaire, ma mère me jugeait trop jeune. Il coupa ses vêtements le long des coutures, effectua trois lavements successifs, enduisit le corps de henné, d'huile camphrée et de parfum de myrte. Blanc était le linceul du père, nuée laiteuse sous le jour finissant. Hossein jeta l'eau souillée à l'écart de toute habitation. Mon père fut enterré dans un enclos à proximité du lac d'Orumiyeh*. Barbe blanche avait franchi le seuil de la mort, laissant derrière lui la porte de l'au-delà provisoirement entrouverte, le temps qu'elle se referme d'elle-même, en quelques jours.

* Ville située dans le nord-ouest de l'Iran.

J'avais dix-neuf ans, une barbe naissante et la maigreur de l'auteur de mes jours. Ma mère avait pendu le târ au chambranle de la porte, elle le dépoussiérait chaque semaine avec le même regard de pénitence. Mon frère Hossein rôdait, convaincu que l'âme de Barbe blanche y était parfaitement conservée. Du vivant de notre père, Hossein décrochait souvent l'instrument malgré les interdictions de notre mère. Tenant d'une main le manche, il improvisait avec les doigts de la deuxième de véritables morceaux aux rythmes changeants pareils au galop d'un cheval qui troquait bientôt son allure pour la marche lente d'un chameau. Notes pareilles aux vrombissements d'un bourdon. Il prolongeait la note selon son intuition. Il ne se doutait pas que notre mère pleurerait à chaque vibration. Forough, elle, avait compris qu'Hossein avait posé ses doigts sur l'échelle symbolique de ses ancêtres pour ne plus jamais la lâcher. Sa vie durant, il en gravirait

les échelons, en agripperait vigoureusement les montants.

Cet instrument ne m'a jamais été destiné, les yeux de mon père ne s'adressaient qu'à Hossein, ses pupilles le fixaient avec ténacité. Moi, Nur, je n'ai pas su attirer son regard. C'est à mon frère qu'il racontait ses périples, ses improvisations et ses trouvailles après avoir sillonné le pays avec sa troupe. Ses taqûm* exploraient de nouveaux territoires. Seul l'appel à la prière de la mosquée Azam interrompait son monologue, il rangeait alors papiers, ébauches et portées musicales. Son tapis de prière le recueillait un temps, espace réduit logeant tout entier son corps bancal et accroupi. Confondant sa silhouette et son instrument, il m'arrivait de croire que le manche en noyer était une paire d'os mal assemblés. Le târ de mon père n'était qu'un cadavre. N'était-ce d'ailleurs pas ainsi que le vieux Lamech avait inventé le 'ûd, reproduisant dans une pièce de bois le corps décomposé de son fils ? Une caisse de résonance pareille à sa poitrine, le manche figurant sa jambe, le chevillier, son pied, et des cordes à l'image de ses veines. La fable du vieil homme paraît mes rêves de détails macabres.

* Divisions musicales.

Une odeur de putréfaction imprégnait le târ. La longue barbe de mon père avait également inspiré de nombreuses légendes. Il disait que ce crin blanc taillé en deux pointes effilochées abritait un oiseau rare à tête humaine. Nos yeux d'enfants y cherchaient en vain un battement d'ailes, mais la barbe du vieillard restait obstinément hiératique. Hossein n'avait jamais cru à de telles histoires mais se sentait irrésistiblement attiré par l'instrument. Ma mère aimait raconter que les premiers cris de Hossein avaient été accompagnés de notes métalliques ; d'après elle, notre père accroupi dans la pièce voisine cherchait ainsi à étouffer ses cris de douleur. Hossein crut longtemps que la voix de son père provenait du târ. Il était écrit que mon frère serait musicien comme son père, et moi, un auditeur réduit au silence. Mais nous ignorions encore que le târ allait nous conduire au-delà des frontières de notre ville, fief de Barbe blanche depuis plus d'un demi-siècle.